

# Tenboring

• Le bulletin d'information de l'association Tenborin •

## La signification de OGU



### Taitaiko Go Gajariho

Chapitre des « Purs Standards pour la Communauté Zen ».



## La transmission pour et selon Dôgen



## Contes, legendes dans la transmission du zen





# Édito

Par Guy Mokuhô

**Ko shin** est l'attitude de l'esprit dont nous devons témoigner dans le zen.

**Ko shin** s'épanouit à partir de la sincérité de notre pratique méditative et d'une vraie compréhension de l'idéal du bodhisattva et des valeurs bouddhiques.

**Ko shin** est l'esprit qu'ont les parents et grand-parents pour leurs enfants et petits enfants. C'est un esprit plein de tendresse et de bienveillance qui donne sans chercher de profit et sans s'économiser. Pauvres ou riches, les parents éprouvent ce même sentiment d'amour pour leurs enfants. Ils sont attentifs et patients, ils donnent, enseignent, transmettent le meilleur d'eux-mêmes. Ils protègent et écartent les dangers et se sacrifient volontiers sans en faire état.

Sans **Ko shin** aucune pratique n'est authentique et la réalisation de bodhisattva ne peut en être dissociée.

Le Bouddha plaçait cette vertu en tête de toutes les autres car elle illumine l'univers entier : « La bienveillance est une **liberté du cœur** qui englobe toutes les voies dans le lustre de sa splendeur. Comme à la fin de la saison des pluies le soleil se lève dans un ciel clair sans nuages et sa lumière rayonnante boit toute l'obscurité, comme à la fin d'une nuit noire l'étoile du matin brille dans toute sa gloire, aucune pratique permettant de progresser spirituellement n'a le seizième de la valeur de la bienveillance, car elle les embrasse toutes et explose en lumière ».

Apprenons et pratiquons ensemble cette vertu primordiale. Elle complète et imprègne Ogu •

# Agenda

DATE	THÉMATIQUE	LOCALITÉ	ORGANISATEUR
28 au 31 octobre	Séminaire OGU (Donner - Recevoir - Transmettre)	Centre zen de Lanau	Tenborin
1 <sup>er</sup> au 3 novembre	Sesshin	Centre zen de Lanau	Tenborin
2 au 8 décembre	Rohatsu sesshin	Centre zen de Lanau	Tenborin
14 et 15 décembre	Sesshin	Bristol	Dojo de Bristol
19-25 janvier	Écouter le silence	Centre zen de Lanau	Tenborin
1 <sup>er</sup> et 2 février	Sesshin	Champs sur Marne	Dojo de Champs / Marne
16 au 22 février	Écouter le silence	Centre zen de Lanau	Tenborin
28 février au 1 <sup>er</sup> mars	Sesshin	Lancieux ( <i>Côte d'armor</i> )	Dojo de Dinan
7 et 8 mars	Sesshin	Tours ( <i>Indre et Loire</i> )	Centre Josen de Tours
15 au 21 mars	Écouter le silence	Centre zen de Lanau	Tenborin
28 et 29 mars	Sesshin	Girona ( <i>ES</i> )	Girona
5 au 11 avril	Écouter le silence	Centre zen de Lanau	Tenborin
18 et 19 avril	Sesshin	Londres ( <i>UK</i> )	Caledonian road dojo
1 <sup>er</sup> au 3 mai	Sesshin	Barcelone	BCN Barcelone
9 au 11 mai	Sesshin Tenborin + AG	Centre zen de Lanau	Tenborin
25 au 31 mai	Sesshin	Sheringham ( <i>UK</i> )	Izauk
12 au 14 juin	Sesshin	Sion - Les Collons ( <i>Suisse</i> )	Sion
10 au 18 juillet	Camp d'été	Centre zen de Lanau	Tenborin
8 au 16 août	Camp d'été	Centre zen de Lanau	Tenborin
28 au 30 septembre	Sesshin	Centre zen de Lanau	Tenborin
21 et 22 septembre	Sesshin	Asquins ( <i>Yonne</i> )	Asquins
8 au 14 novembre	Écouter le silence	Centre zen de Lanau	Tenborin
1 <sup>er</sup> au 8 décembre	Rohatsu sesshin	Centre zen de Lanau	Tenborin



# *La signification de* **Ōgu**

---

Par Guy Mokuhô Mercier

**Ōgu** exprime la "transmission".

Nous transmettons par notre pratique cette même forme et ces mêmes rituels qui ont été transmis et enseignés par les maîtres depuis des siècles. Ils sont toujours pratiqués aujourd'hui dans les temples de notre école Sôtô. Cette transmission permet de conserver et protéger ce que le Bouddha a enseigné : garder sa propre attention stable et continue, quelles que soient les circonstances, pour voir et comprendre la vérité de l'impermanence et de la vacuité. Nous apprenons cela directement pendant zazen : rester immobile et voir l'impermanence des choses, demeurer dans la Conscience-Présence qui regarde le monde apparaître et disparaître.

Garder cet esprit stable et calme qui observe et contemple est une pratique difficile qui demande que nous fassions appel aux conseils, recommandations et à l'expérience des nos maîtres. Notre esprit est habitué à se diviser en s'identifiant aux choses qu'il perçoit, en se projetant sur elles pour tenter de les saisir en vue d'une satisfaction qu'il ne parvient pas à considérer comme inutile et même perverse. Car s'identifier à quelque chose d'impermanent ne peut que produire en nous un sentiment d'insécurité totale, tout en créant en nous la peur de manquer. Nous passons notre vie dans la contradiction de vouloir saisir ce qui nous fait souffrir et simultanément à essayer vainement d'échapper à cette souffrance.

Garder l'attention stable est vraiment la base de l'enseignement du Bouddha (exprimé de façon très explicite dans le Satipatthana sutra) : apprendre par la méditation et par la pratique des paramita à demeurer dans ce regard qui contemple l'apparition et la disparition des choses. Dans la méditation, nous réalisons cela, même sans nous en rendre compte. Malheureusement, il est difficile et même impossible de contempler 24 heures sur 24.

La vie, l'énergie nous poussent à entreprendre, agir, créer si bien que la difficulté, c'est bien de garder également cette stabilité de la conscience percevant les choses elles-mêmes, dans l'activité et pas seulement dans la méditation. C'est ce que le zen enseigne dans le soin porté aux détails du quotidien, dans l'esprit du geste, ces manières qui sont le fondement de la vie spirituelle et aussi monastique, pour nous faire parvenir sur l'autre rive. L'autre rive qualifie l'esprit qui demeure dans la stabilité, immobile au sein même des mouvements de l'impermanence.



*Une des pratiques parmi les plus délicates et les plus profondes transmises dans le zen Sōtō est celle que nous accomplissons en mangeant dans les Ōryōki.*

Une des pratiques parmi les plus délicates et les plus profondes transmises dans le zen Sōtō est celle que nous accomplissons en mangeant dans les Ōryōki. C'est une pratique qui symbolise le don et le non-attachement. Pour ceux qui ne connaissent pas notre tradition, les Ōryōki sont l'ensemble des bols, cinq bols, parfois même sept, dans lesquels les moines zen prennent les repas. Ce rituel est extrêmement précis et nous oblige à maintenir l'attention constante tout au long de notre repas.

Le mot "**Ōryōki**" est composé de trois idéogrammes (kanji) : "**Ō**" veut dire la réponse du receveur à l'offrande de nourriture. La gratitude !

"**Ryō**", c'est une mesure, et pour ce qui est de l'alimentation, c'est la quantité que l'on reçoit dans son bol.

"**Ki**", c'est le bol lui-même.

**Commençons par le bol - Ki.** Il est en lui-même tout un symbole. C'est le bol qui reçoit et contient la vie qui nourrit notre existence. Le plus grand des bols, celui qui contient tous les autres, est appelé hatsu.u. et il symbolise la transmission de la vie, du Dharma, et aussi de l'enseignement du Bouddha. Dōgen écrit que c'est « l'ustensile inouï, extraordinaire, incomparable, merveilleux, miraculeux, dans lequel se réalise cet événement extraordinaire qu'est le don de nourriture, cet échange avec l'autre et avec la nature. Et pour que cet événement prenne sa dimension dharmique, extraordinaire, il s'accomplit dans la Présence ». Manger dans ce bol est un acte de présence, de Conscience-Présence. C'est le lieu même de l'Éveil. Le bol transcende l'idée du bol lui-même, de la matière. Il devient par la présence attentive le lieu où se réalisent pratique et éveil.



Dans la tradition bouddhique, ce bol est aussi utilisé comme bol à aumônes. A l'époque du Bouddha les moines allaient dans les villages mendier leur nourriture. Cette pratique a toujours cours, bien que rare aujourd'hui.

" **Ryō** ", c'est la mesure, la quantité que nous recevons dans le bol, la quantité qui nous est donnée. Qu'elle soit petite ou grande, elle n'est ni un dû, ni un droit. Nous devons apprendre le contentement et considérer vraiment que c'est un don qui nous est fait. Le contenu de notre bol, Ryō, est la vie qui s'offre à nous dans ce moment même et qui nous invite à considérer consciemment le fait de manger, le plaisir de goûter l'univers dans les saveurs et les couleurs.

Notre avidité transforme souvent cette nourriture en quelque chose de banal, par l'inattention que nous lui portons et par les jugements que nous formulons dans notre esprit sur le contenu de notre bol. Cette quantité même de nourriture, Ryō, nous révèle la puissance de nos attachements et notre dépendance au monde de la sensualité gustative.

Ryō, ce n'est pas seulement la nourriture elle-même dans nos bols, mais c'est aussi les capacités, les compétences, les qualités que chacun de nous a reçues et que nous devons mettre au service des autres. Comme le Bouddha nous l'enseigne, il n'y a rien qui nous appartienne en propre. De ce fait, nous pouvons considérer notre corps lui-même comme un bol qui reçoit la nourriture et la restitue aux autres dans la relation d'amour et de partage. Le bol reçoit la nourriture et il transmet la vie ! Nous aussi recevons, transformons et restituons cette nourriture. Elle disparaît en nous et se transforme en activité que nous devons transmettre et mettre au service des êtres.



" **Ō** ", c'est la réponse de celui qui reçoit, à l'offrande de nourriture. On peut toujours se plaindre de ce qu'il y a dans notre bol ! L'esprit avec lequel nous recevons la nourriture peut soit nous rendre malade ou bien nous éveiller et nourrir notre spiritualité. Quoi qu'il y ait dans notre bol, nous pouvons le goûter et en découvrir les saveurs, les textures et en voir les couleurs et aller au-delà du jugement de la pensée, étudier et voir si nous prenons le temps de savourer, de mâcher, d'être en conscience avec les aliments. C'est l'enseignement des Ōryokis. Notre attitude d'esprit conditionne la manière dont cette nourriture sera transformée et utilisée par notre corps. La réponse à l'offrande de nourriture est une qualité d'attention dépourvue de jugement et d'avidité et l'expression de notre gratitude.

Le zen exprime la relation entre celui qui donne, celui qui reçoit et ce qui est donné par le terme " **Ōgu** ".

Nous avons déjà vu ce que signifie " **Ō** ". La réponse du moine qui reçoit sa nourriture dans son bol, c'est de la redonner aux êtres en enseignant et transmettant le Dharma, c'est sa " tâche " dans le jeu de l'interdépendance entre tous les êtres.

" **Gu** ", c'est l'offrande elle-même qui remplit le bol, l'action qu'accomplit le donateur, l'action de donner, le don lui-même, sans esprit de profit. Le don véritable n'attend pas de récompense. « Ogu » correspond donc vraiment à « Dana », le don, la première des paramita – les pratiques de perfection. Le laïc donne la nourriture et le moine donne le Dharma, l'enseignement, dont il est dit que, de tous les dons, il est le plus important.

" **Ōgu** ", c'est aussi la parfaite unicité qui se crée dans l'action de donner entre celui qui donne et celui qui reçoit. C'est le cœur





du zen : donner et recevoir sont synonymes, l'un ne va pas sans l'autre. Nous ne venons pas au dojo pour obtenir quelque chose pour nous-mêmes. Nous venons pour découvrir qui nous sommes et restituer cette vérité à tous les êtres. La pratique d'Ōgu inclut donc nous-mêmes et les autres.

" **Ōgu** " est le nom que nous avons choisi pour le séminaire que nous ferons à Lanau, fin octobre 2019, suivi d'une sesshin (on pourrait aussi dire Ō-sesshin). L'idée contenue dans ce terme, est de transmettre en toute générosité ce que nous avons reçu. C'est la transmission qui continue à vivre au-delà de la forme, du corps et des choses qui passent. La voie du Bouddha est une voie d'humanité pour tous les êtres. En tant que ses disciples nous devons par notre pratique transmettre le chemin qui permet le retour à Cela que nous sommes •



**OGU**

**D O N N E R**  
**R E C E V O I R**  
**T R A N S M E T T R E**

**SÉMINAIRE**  
du 28 au 31/10

**SESSHIN**  
du 1<sup>er</sup> au 3/11

AVEC GUY MOKUHO MERCIER AU CENTRE ZEN DE LANAU

2019



# Taitaiko Go Gajariho

Chapitre des « Purs Standards  
pour la Communauté Zen »

---

Par Sebastian Mokusen Volz

**M**aitre Dôgen, dans une première période à Kyoto a développé les enseignements essentiels sur la voie et l'essence du Zen, insistant sur l'efficacité de Zazen dans le Shobogenzo.

Après cette étape de 16 années, il a fondé Eihei-ji et a développé les enseignements pour une pratique continue propre à la vie monastique. Cette pratique prend sa source dans Zazen et s'organise autour de l'estrade où les moines font Zazen.

Pendant l'Ango que j'ai vécu l'année dernière, cette vie monastique m'a semblé être organisée pour que l'abandon à la voie soit complet. Puisque le cycle des journées est préétabli, adapté à la nature et à l'équilibre de l'être humain, il n'y a plus de choix à faire et le mental se détend. La vie s'écoule de manière fluide et l'esprit qui ne recherche pas de gain, Mushotoku, se réalise.



La quatrième partie des règles de Eihei-ji concerne le comportement juste lorsque l'on rencontre des enseignants expérimentés. Cette expérience est mesurée en nombre d'Angos. Cinq confèrent la position d'Atari - enseignant -, dix celle d'Osho - prêtre -.

Les soixante-deux règles qui sont énoncées dans ce chapitre sont destinées à établir un lien de respect entre l'enseignant et le moine, afin que l'apprentissage se fasse de manière verbale et non-verbale.



Pour révéler le sens de ce respect, voici une petite histoire :

« Un Samourai impétueux et fier pénétra un jour dans le temple d'un vieux moine. Sans prévenir, il fit irruption dans la salle où le moine vaquait à ses occupations. Et il demanda alors impérativement:

« Révèle-moi le secret du paradis et de l'enfer !

Le vieux moine esquissa un sourire et lui lança :

- Un homme aussi stupide que toi n'est pas capable de comprendre. »

Le Samurai, outré et dominé par la colère, dégaina son sabre et se jeta sur son interlocuteur. Juste au moment où le sabre s'éleva dans les airs pour frapper, le moine proféra d'une voix puissante :

« C'est cela l'enfer !

Impressionné et interloqué le Samourai stoppa net. Réalisant le sens des mots qu'il venait d'entendre, il se prosterna. A ce moment précis, le Maître lui fit cette révélation :

- Voilà le paradis ».

Les soixante-deux règles peuvent être résumées par l'esprit de cette prosternation face à la vérité révélée. Cette vérité s'exprime à travers le corps de ce Taitaiko qui a vécu cinq ou dix Angos, à travers ses gestes, son aura et ses paroles.

L'abbé du temple où j'ai passé trois mois, a passé sa vie à pratiquer les Angos. Ses yeux sont brillants, sa voix d'une grande douceur, ses gestes particulièrement fins. Il évolue toujours en silence et discrètement. Il voit les erreurs de chacun. Il ne dit rien et laisse les moines responsables intervenir, à moins que l'erreur se répète. Un respect naturel envers lui s'instaure.

Les règles du temple sont établies aussi de manière à le dignifier: son entrée au réfectoire et à Chosan, le thé formel du matin, se fait au son du tambour. Finalement les moines ne

le voient que dans les occasions pertinentes des moments de la pratique : Zazen, Oryokis et Samu. Il arrive qu'il appelle un moine au Tokusan pour un entretien. Il rencontre quotidiennement le Shusso et le Tenzo et est assisté aussi d'un moine ou d'une nonne. Alors qu'il semble inaccessible et élevé par les règles du temple, il s'avère d'une profonde simplicité et d'une grande gentillesse lorsque l'occasion se présente d'interagir avec lui.



Pour nous qui avons été éduqués dans une société égalitariste, les soixante-deux règles sont difficiles à comprendre et à accepter. Elles visent autant des comportements simples comme : « Ne regardez pas un Taiko en vous appuyant sur quelque chose avec les jambes croisées » et « Ne regardez pas un Taiko avec les bras ballants », que des attitudes d'évidence déplacées : « Ne crachez pas en face d'un Taiko ».

Au-delà des comportements et des paroles inappropriées, il s'agit essentiellement de créer une relation d'élève à enseignant : « Manifestez toujours un esprit humble » ou encore « S'il y a une discussion, vous devez rester humble et ne pas essayer de gagner une position supérieure ».



Il est aussi important de prendre soin de l'enseignant : « Observez toujours l'expression du Taiko et ne lui causez pas de déception ou de désagrément. » puis « Si une tâche difficile doit être faite là où un Taiko se trouve, faite-la vous-même. S'il y a quelque chose d'agréable, offrez-lui de le faire. »

Bien que ces règles étaient essentiellement destinées aux jeunes moines, elles créent véritablement une atmosphère harmonieuse dans la sangha et elles invitent les Taikos à prendre grand soin des membres de la communauté.

Quant à moi, lorsque je suis en présence de mon Maître Mokuho, j'ai toujours ressenti un respect spontané à son égard et souvent pensé que je devrais trouver les moments pour faire Sanpai en sa direction. Mais ne connaissant pas les règles de Maître Dogen, j'ai souvent été maladroit.

L'enseignement des Bouddhas révèle qu'il n'y a pas de frontière entre les autres et nous-mêmes. Les autres sont aussi à l'intérieur de nous et lorsque nous les élevons, nous nous élevons avec eux. Cette unité entre nous et les autres d'une part, et entre nous et notre corps-esprit d'autre part, est appelée Jijuyu Zanmai par Maître Dogen. Jijuyu Zanmai est un samadhi de joie issue de l'accomplissement de soi-même. Cet accomplissement se réalise en Zazen lorsque nous devenons intimes avec nous-mêmes, il se réalise aussi dans le temple lorsque nous devenons intimes avec les règles.

Comment devenir intime avec les règles ? Elles peuvent ne pas nous plaire et même nous choquer parfois. Pendant l'Ango où nous sommes dans les règles à chaque instant, l'égo réagit et essaye d'y échapper. Trois indications permettent de dépasser cette réaction :

Le premier pas est d'avoir confiance dans le fait que ces règles sont conçues pour nous libérer et nous conduire à l'éveil.

Le second pas est de les intégrer en s'harmonisant avec ceux qui les ont réalisées, Maître Dogen les appelle « la pure assemblée ».

Enfin, il est important de réaliser que ces règles sont comme celles d'un jeu. Ce sont des codes qui nous permettent d'interagir avec les autres et avec les objets. Au fur et à mesure, ce jeu devient inconscient et il purifie nos gestes, nos

paroles puis nos pensées. Dans un jeu, chacun intègre les règles à sa façon. Ainsi, même si les règles sont uniques, elles se manifestent de façons très variées au travers de chacun de nous : l'égo et les règles s'harmonisent entre eux, comme dans une danse où chacun prend le dessus à son tour. Dansez avec les règles !

En conclusion, même si Maître Dogen instaure des formes pour que l'enseignement se transmette, il n'oublie pas un instant l'égalité profonde de tous les membres de la Sangha lorsqu'il écrit : « Les frères et les sœurs de la famille du Bouddha devraient être plus proches les uns des autres que de leur propre moi. » ou encore en expliquant que « vous devriez savoir que temporairement nous sommes hôtes et invités, mais pendant toute notre vie, nous ne serons rien d'autre que des Bouddhas et des Ancêtres » •





# *La transmission pour et selon Dôgen*

Par Jean Zanetsu Zuber

A la fin de ce camp de juillet, il y aura des ordinations de nonne et de bodhisattva. Durant cette cérémonie, le maître transmet l'enseignement du Bouddha, et il remet plusieurs choses qui symbolisent et matérialisent cette transmission : les préceptes, un nouveau nom, le ketsumyaku, un acte qui certifie leur lien de sang dans le Dharma avec le Bouddha à travers le maître qui les ordonne, et un rakusu. Moines et nonnes reçoivent en plus un bol et un kesa.

J'aimerais m'arrêter sur la transmission, telle que Dôgen la présente dans le Shôbôgenzô, au chapitre Menjû.

*La transmission,  
cœur de notre  
pratique.*



L'événement, à la fois dans le temps et au-delà du temps, qui est le fondement et le cœur de notre pratique, c'est l'Eveil du Bouddha et la transmission de cet Eveil dans le but de sauver les êtres, de « faire passer la multitude des êtres sur l'autre rive ». Le Bouddha transmet le Dharma, la Loi, qui est en fait le fonctionnement naturel de l'Univers : un Univers interdépendant, impermanent, et donc non-soi, vacuité.

Cette transmission ne peut se faire que d'un Eveillé à un autre Eveillé, et elle se manifeste dans l'histoire avec l'épisode célèbre de la fleur que le Bouddha fait tourner entre ses doigts et qui ouvre « Menjû ». Ce chapitre est une méditation sur la transmission qui se donne et se reçoit (jû) à travers le visage (men), autrement dit la transmission face à face : « Assis au milieu d'un million de fidèles, l'Eveillé Shâkyamuni tritura une fleur (...) et cligna de l'Œil. A ce moment-là, l'honorable Kâçyapa lui adressa un sourire (...). L'Eveillé Shâkyamuni dit

alors : « J'ai en moi la Vraie Loi, Trésor de l'Œil – le cœur sublime du Nirvâna. Je les transmets à Kâçyapa ».

Pour Dôgen, cet événement est « le principe de la Voie selon lequel la vraie Loi, Trésor de l'Œil fut transmise face à face d'un éveillé à un éveillé, d'un patriarche à un patriarche, de génération en génération. » L'Œil de l'Eveillé, c'est la vraie vision des choses, au-delà de nos illusions et de notre vision dualiste, c'est la vision de l'Eveillé, qui est au-delà de notre œil de chair.

Dôgen relève que cette transmission s'est faite sans interruption depuis les sept éveillés du passé (Shâkyamuni et les six Bouddhas qui le précèdent) jusqu'à son maître Tendô Nyojo, et que cette transmission n'est autre que la « réalisation comme présence de la porte de Loi transmise de face à face d'un éveillé, d'un patriarche à un patriarche ».



## *Dôgen et Nyojo*

La transmission reçue de maître Nyojo fut pour Dôgen un événement essentiel : « D'abord, j'offris de l'encens et me prosternai cérémonieusement devant mon défunt maître, le vieux Bouddha Tendô [càd Nyojo] dans son appartement privé (...). Lui aussi me voyait pour la première fois. Alors, il me transmet le Dharma face à face, nos doigts se touchant, et me dit : « La porte du Dharma de la transmission face à face, de Bouddha à Bouddha, de Patriarche à Patriarche, est à l'instant réalisée. » A ses yeux, cette transmission est l'équivalent de la fleur transmise à Kâçyapa, à la transmission de Bodhidharma à Eka, le 2e patriarche chinois, et à la transmission du cinquième patriarche chinois à Enô.

Le chapitre se termine d'ailleurs sur ce même épisode, ce qui souligne encore l'importance de l'événement. Dôgen déclare : « J'ai été capable d'accomplir la transmission face à face en abandonnant le corps et l'esprit, et cette transmission je l'ai établie au Japon. »

Ce que Nyojo transmet à son disciple et ce que Dôgen va ramener dans son pays, c'est donc shinjin datsuraku, abandonner le corps et l'esprit et retrouver ainsi notre Visage originel. Vivre cette expérience signifie faire personnellement l'expérience que le Bouddha a connue sous l'arbre de la Bodhi lors de son

Eveil. Pour réaliser cela, la seule pratique est donc celle transmise par le Bouddha : shikantaza, être assis (za) sans rien (shikan) faire (ta), sans chercher à atteindre quoi que ce soit (surtout pas l'Eveil), sans triturer un problème dans sa tête (par exemple les kôan de l'école Rinzai). Ce zen que Nyojo a reçu et qu'il transmet face à face à Dôgen, c'est l'Eveil silencieux du Bouddha Shâkyamuni, expérience essentielle qui fonde le bouddhisme. Cette expérience est celle de l'unité du corps et de l'esprit qui ne sont plus deux – matière et esprit – mais unité réalisée dans le samadhi, dans la concentration. Alors, notre véritable nature apparaît, ce qu'on appelle notre Visage originel ou Nature de Bouddha.

En même temps, ce zazen ne peut pas être un zazen individuel, centré sur l'attachement à notre Eveil. Nyojo souligne que si c'était le cas, il manquerait la grande compassion des Bouddhas et des Patriarches qui ne pratiquent zazen que pour sauver les êtres sensibles. Et il ajoute : « Lorsque Bouddhas et Patriarches s'assoient en zazen, ils forment dès le premier jour le vœu d'unifier l'univers entier. Aucun être sensible ne peut de ce fait être oublié ni abandonné. Leur esprit de compassion s'étend jusqu'aux insectes et les mérites de leur zazen



sont offerts spontanément et inconsciemment pour leur salut. »

Dôgen part donc de cet élément essentiel : « (...) à chaque génération, les Patriarches authentiques ont continué la transmission face à face, le disciple regardant le maître dans les yeux et le maître regardant le disciple dans les yeux. Un Patriarche, un enseignant ou un disciple ne peuvent devenir un Bouddha ou un Patriarche s'ils n'ont reçu cette transmission face à face. »

La transmission est ainsi un donner ET un recevoir à travers le visage et les yeux, idée qui est comprise dans le mot jû de jûmen. Jû, c'est à la fois donner et recevoir, et dans ce cas, cela se fait à travers le visage (men) et les yeux, car dans la transmission de maître à disciple, « chacun d'eux [offre] la face à son autre, seulement face à face, et chacun reçoit

la face de l'autre ». Cela explique l'importance que les maîtres accordent à l'échange de regard lors de la cérémonie de transmission, ou encore dans la salutation en gasshō. C'est là la transmission silencieuse, celle-là même de Bouddha tournant la fleur, transmission de cœur à cœur (i shin den shin), au-delà des Ecritures, et sans intermédiaire, transmission qui se matérialise encore à travers les paï entre le maître et le disciple lors de l'ordination.

Mais cette transmission reste fondamentalement une : « [Cette transmission,] c'est comme verser de l'eau dans l'océan et en accroître sans fin l'étendue. C'est comme transmettre la lampe et lui permettre de briller à jamais. Dans les milliers de millions de transmissions, le tronc et les branches ne font qu'un. »

Et Dôgen conclut : « Dorénavant, la grande Voie des Bouddhas-Patriarches consiste seulement à donner et à recevoir face à face, à recevoir et à donner face à face ; il n'y a rien de trop et rien ne manque. Vous devez le comprendre avec foi et joyeusement, lorsque votre propre face rencontre quelqu'un qui a reçu la transmission face à face. »

Et cette transmission se poursuit jusqu'à aujourd'hui : « Le sourire qui éclaire le visage de Mahâkâçyapa ne cesse pas » ●

# *Contes, légendes dans la transmission du zen*

---

Par Jean Marc Kukan Delom

Le zen est rempli d'histoires et de contes issus de sources multiples, retravaillés, racontés et polis au fil du temps.

Les contes et histoires ne parlent pas de religion ou de transcendance mais simplement de l'humain et du monde. Ils sont l'expression vivante du Dharma.

Il n'y a pas de morale, ni de vérité absolue. A leur lecture si nous en comprenons le sens, l'invisible devient visible.

Le point commun de toutes les écoles du zen est : la relation entre maître-disciple.

« Le rôle principal du maître est de transmettre les trois piliers du zen : se poser, aller au delà du mental, agir sans rien attendre (Mushotoku) ». Dans le zen, la transmission, la relation maître-disciple devient plus importante que l'étude des textes, des sutras. Nous y découvrons comment le disciple pénètre la vacuité au

travers du non-sens. Le Moi du disciple s'efface, la vision change, en passant dans un premier temps d'un fonctionnement égocentrique vers une dynamique héliocentrique, puis vers une vision non duelle, enfin vers la vision du cœur. Voici trois exemples de transmission :

## *La Fleur du Bouddha*

« Un jour, le Bouddha montra une fleur à une assemblée de mille deux cent cinquante moines et moniales. L'assemblée était parfaitement silencieuse et cherchait à comprendre. Puis, soudain, le moine du nom de Mahakashyapa se mit à sourire. Le bouddha lui rendit son sourire et dit : « Ce trésor de perspicacité, je l'ai transmis à Mahakashyapa ».

Pourquoi Mahakashyapa sourit ?

Peut-être manifesta-t-il simplement sa joie et le bonheur. Le bonheur et la joie sont l'expression vivante de la réalisation. Mais le Bouddha connaît aussi la limite des mots. Il possède l'omniscience dans cette omniprésence. En effet comme les sens perçoivent des objets

et construisent des idées, le mental conçoit des pensées. On construit et manipule des idées, Mais en soi, ce ne sont que des idées qui entraînent une activité que l'on appelle le Karma. La réalité ne peut pas s'exprimer dès lors que l'on pense la réalité, dès lors que l'on dit la réalité, mais elle doit passer par une expérience directe.

Cette première transmission nous invite aussi à ouvrir notre cœur. A réapprendre à voir, voir et contempler une fleur, un arbre, une pierre et cet autre dans ses ressemblances et ses différences. Et ainsi entre attachement aux plaisirs des sens et renoncement aux plaisirs des sens, retrouver cette Connaissance. Connaissance, qui est comme la naissance.

Se retourner intérieurement, comme l'enfant se retourne à l'intérieur du ventre de sa mère, et renaître dans l'instant à nouveau à cette existence dans cet équilibre qui conduit à la sagesse.

En revenant dans cette simplicité d'être dans l'instant, dans cette simple présence consciente, en vivant dans l'hyper-présence et dans la spontanéité d'un enfant, Mahakashyapa reçut, d'un sourire la transmission du Dharma.





## *Le premier Eveil de Taiso Eka* 2<sup>nd</sup> patriarche du Chan zen (Hueke)

Taiso Eka suivant les instructions du moine indien Boddhidharma, premier patriarche du zen en Chine, fit zazen longtemps à côté de lui, il lui demanda :

Maître mon esprit ne trouve toujours pas le repos .

Montre-le moi, répondit Bodhidharma et je le purifierais !

Je ne peux le saisir...

Boddhidharma s'écria :

Alors, je l'ai purifié !

Et le disciple connut son premier Eveil.

Dans le zen, Le **Dokusan** est le terme qui caractérise cet échange. **Doku** : aller seul - **San** : vers celui qui va parfaire notre enseignement.

Ainsi il se met en place un dialogue permanent par des échanges verbaux ou des tâches à accomplir, censés faire progresser le disciple sur la voie (oshie), vers l'éveil (satori).

Le zen insiste sur une confrontation régulière et constante.

Le Dokusan n'est pas qu'une rencontre une fois par an. C'est l'expression d'une démarche commune qui s'accomplit au fil du temps, dans une relation intime dont le but est de sortir l'esprit de sa somnolence, de ses habitudes, de ses conditionnements.

Dans ce court échange, Bodhidharma ne répond pas à la question de Taiso Eka avec une parole descriptive, constative, ou prescriptive en disant ce qu'il faut faire ou ne pas faire. La parole est dite performative, c'est à dire elle est un acte en soi. Provoquant ainsi un changement chez l'autre.

## *Transmission de Hyakujo*

### 10<sup>ème</sup> patriarche du Zen, à Obaku

Dans certaines circonstances, les situations peuvent être violentes.

« Hyakujo interrogea Obaku après sa cueillette de champignons.

Hyakujo lui demanda s'il avait vu un tigre. Se doutant que Hyakujo lançait ainsi un combat dharmique, Obaku poussa un fort feulement.

Hyakujo brandit une hache comme pour frapper l'animal, mais le disciple agrippa le maître et lui asséna un coup de poing. Hyakujo éclata de rire et le soir même annonça aux autres moines : « Il y a un tigre dans le mont Taiju. Prenez garde à lui, ce matin il m'a mordu » En prononçant ces paroles, il venait de désigner son successeur dans le dharma. »

Comme il est dit dans le Fukanzazengi : « Vous devez en conséquence abandonner une pratique fondée sur la compréhension intellectuelle courant après les mots et vous en tenir à la lettre ».

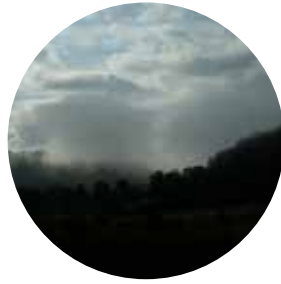
Pour les lecteurs que nous sommes, la méthodologie de cette histoire nous invite à une sorte d'expérience herméneutique, interprétative au-delà des mots. La tradition devient langage sans se laisser enfermer par celui. La tradition devient intemporelle,

impersonnelle, universelle et tout simplement vivante.

Ces échanges deviennent ainsi une véritable épreuve pour le disciple. Elles tendent à démontrer sa maturité et sa compréhension du Dharma.

Le zen sōtō a gardé cela dans sa méthode de transmission au travers la cérémonie Hossenshiki qui consacre un shusso comme premier disciple ou moine du premier rang. Cette cérémonie ne confère pas un diplôme, ni n'est un degré quelconque d'ordination. Hossenshiki veut dire littéralement : « Cérémonie du combat du Dharma ». Au travers d'une série de questions-réponses et de gestes très précis, le shusso démontre certes ses connaissances mais il actualise surtout son engagement personnel au service de la communauté, de toutes les personnes. C'est l'esprit du grand frère, de la grande sœur. Il exprime sa détermination, par la parole mais surtout par son attitude corporelle dans une unité corps-esprit.

L'Hōkyo Zanmai nous aide à comprendre cette cérémonie : « Le sens ne réside pas par les mots, mais le moment décisif le fait apparaître ».

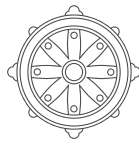


En conclusion, les histoires et contes zen racontent comment le disciple, dans ce monde visible, qui tombe sous le sens mais est non séparé, doit vivre des Retours, des Retournements et des Renoncements. Les Maitres Zen ont utilisé pour cela :

- Des silences
- La destruction de l'image, des croyances.
- Des moyens de communication tels que des gestes, des cris, des paradoxes
- Le « cas public » (kōan)
- Le « début d'une parole » (huatou)
- Des poésies

Comme le Bouddha, ils ont enseigné avec des moyens habiles ou plutôt ils ont été habiles dans les moyens. Dépassant toute notion de séparation, cette transmission n'a pu avoir lieu sans la bienveillance, tout simplement dans l'amour du un •





# *Tenboring*

• Le bulletin d'information de l'association Tenborin •

Tenboring #7 - 2019  
Bulletin d'information de l'association Tenborin



Le bulletin Tenboring est édité par l'association loi 1901 Tenborin dont le siège social est situé à  
Centre zen de Lanau - 15260 Neuvéglise  
afin de communiquer sur son activité auprès de ses membres adhérents.